

Anthropologie et Sociétés



Sylvie POIRIER, *Les jardins du nomade. Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*. Münster, Lit Verlag, 1996, xiii + 291 p., carte, diagr., illustr., bibliogr.

Marie-Françoise Guédon

Volume 24, numéro 2, 2000

Anthropologie, relativisme éthique et santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015662ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015662ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guédon, M.-F. (2000). Compte rendu de [Sylvie POIRIER, *Les jardins du nomade. Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*. Münster, Lit Verlag, 1996, xiii + 291 p., carte, diagr., illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(2), 164–165.
<https://doi.org/10.7202/015662ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Cela mis à part, le livre n'apprendra rien aux spécialistes de l'Algérie. Les universitaires qu'il cite, comme ceux qu'il ne cite pas, y reconnaîtront l'histoire, le jeu politique clair-obscur et la stratégie de propagande d'une dictature qui n'a jamais dit son nom.

Fondé sur une connaissance vécue et académique de l'Algérie, le livre sera, néanmoins, utile à tout Canadien, juriste, fonctionnaire, député, journaliste ou universitaire désireux de se faire rapidement une idée réaliste du contexte où se joue le drame algérien.

Lise Garon
Département d'information et de communication
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
Lise.Garon@com.ulaval.ca

Sylvie POIRIER, *Les jardins du nomade. Cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*. Münster, Lit Verlag, 1996, xiii + 291 p., carte, diagr., illustr., bibliogr.

Avec ce livre, Sylvie Poirier offre aux spécialistes de l'Australie comme à ses collègues ethnologues un exemple élégant du travail ethnographique à son meilleur. L'étude, résultat d'un travail de terrain qui s'étale de 1981 à 1994, est centrée sur la région de Balgo Hill (Wirrimanu) aux confins nord du désert de Gibson dans le désert occidental. Les principales unités dialectales concernées sont les Kuktaja et les Wlamatjari, auxquelles s'ajoutent les Ngarti, les Wangkatjanga, les Tjaru et les Pintupi.

Les communautés rituelles décrites ici se présentent comme très conservatrices, gardiennes d'un ordre ancestral immuable, dont les ritualistes ne sont que les exécutants, d'où la tentation pour les ethnologues de considérer la référence dominante à l'espace-temps mythique comme transcendante. Mais au lieu du système complètement normatif ou prescriptif qui correspondrait à cette image habituelle, l'auteur nous fait entrer dans une société où l'ordre du système doit s'accommoder de l'ordre du vécu, plus ouvert et plus flexible, qui par ailleurs le nourrit et le concrétise, et nous invite à découvrir des valeurs de négociation au sein d'une société plus mouvante qu'elle ne semble au premier abord.

La préface de Myers est utile parce qu'elle contextualise l'entreprise de l'auteur dans les études aborigènes. L'introduction est riche en renvois théoriques qui situent cette ethnographie dans le contexte de l'analyse anthropologique du temps et de l'espace et donc de l'histoire (Détienne), et de l'imaginaire (Stanner), tout en réaffirmant l'importance d'un aspect fondamental de la vision du monde de ces sociétés, le nomadisme. Les six chapitres qui suivent explorent trois thèmes ou niveaux principaux entrelacés entre le nomadisme et l'imaginaire : Tjukurrpa, ou l'ordre mythique des actes fondateurs et des voyages ancestraux, Kapukurri, le rêve, ordre mental et spirituel, et finalement le monde du vécu ordinaire (état de veille) des membres des groupes locaux, essentiel à la validation de la connaissance.

L'analyse (passionnante et limpide) de la dynamique sociale des premiers chapitres débouche sur la description des mécanismes par lesquels la société négocie à la fois sa permanence et son historicité dans sa référence au Tjukurrpa. Parmi ces mécanismes, le rêve joue un rôle essentiel. Il n'est pas une simple expérience personnelle, c'est une forme culturelle qui se développe dans un contexte social précis, tout en composant une réalité

rituelle ouverte et dynamique. Comme les rituels se transforment au cours de leur transmission d'une communauté à l'autre, les rêves apportent de nouveaux contenus et des validations nouvelles qui font l'objet de débats. Ce nouveau savoir peut se joindre à la mémoire collective comme s'il en avait toujours fait partie parce que, comme l'auteur le démontre, le processus de reconnaissance de la valeur de ce savoir passe par la négation du caractère novateur des innovations et l'évacuation des références personnelles et temporelles (ce savoir n'est pas « signé » ; le rêve ne vient pas « de » la personne, mais va à elle). Loin d'opposer l'historicité au mythe, ces sociétés reproduisent leurs traditions et responsabilités ancestrales précisément parce qu'elles définissent l'une et l'autre de façon à construire l'ancestralité entre le rêve et l'histoire.

Le titre s'explique finalement par le fait que le Tjukurrpa, dans ses dimensions géographiques comme dans ses dimensions mythico-rituelles, dont les aborigènes du désert occidental proclament le caractère intemporel et immuable, est « cultivé », l'objet d'un travail toujours renouvelé. Ces jardins rituels ne sont pas l'expression d'une opposition entre la nature et la culture ; ils renvoient aux conceptions aborigènes du Tjukurrpa dont tout émane et auquel tout s'incorpore. Ce que Sylvie Poirier démontre, à mon avis, c'est l'impossibilité de rendre compte de la structure et de la morphologie sociales des aborigènes sans passer par leurs conceptions de la réalité.

Il est difficile de rendre compte de façon adéquate de cet ouvrage riche et complexe. Ce survol de l'ouvrage en question est donc des plus grossiers. Même si l'ouvrage s'adresse à des spécialistes — il intéressera particulièrement ceux qui travaillent sur les relations entre les structures rituelles et les structures sociales et sur les processus de transmission de la dimension mythique — il m'a permis d'offrir à mes étudiants francophones de troisième année universitaire un document d'introduction aux sociétés aborigènes qui leur permet d'aborder une vision du monde différente dans toute sa complexité. Bref, cet ouvrage est remarquable du fait notamment qu'il constitue une synthèse de données ethnographiques nouvelles abordées par le biais de questions théoriques classiques.

Marie-Françoise Guédon
Département de sociologie
Université d'Ottawa
C.P. 450, Succursale A
Ottawa (Ontario) K1N 6N5
Canada
mguedon@uottawa.ca

David CHILDESTER, Judy TOBLER et Darrel WRATTEN (dir.), *Islam, Hinduism and Judaism in South Africa: An Annotated Bibliography*. Westport et Londres, Greenwood Press, 1997, xii + 297 p., index.

Il s'agit là du troisième volume d'un ensemble bibliographique qui couvre l'ensemble du spectre religieux en Afrique du Sud puisque le premier volume porte sur la religion africaine traditionnelle (au singulier, *sic!*) et le second sur le christianisme. Il n'est pas besoin d'insister sur l'utilité d'une bibliographie commentée surtout lorsque le sujet est mal couvert ou insuffisamment traité. Cet ouvrage passe en revue 470 publications de toutes sortes et pas forcément récentes ni issues des sciences sociales. La recherche s'est déroulée au